

AUTOUR D'UNE ODE DE VICTOR HUGO, "LE DÉVOUEMENT"

Par Léon-François Hoffmann
PRINCETON UNIVERSITY

Publication originale dans *Romanic Review* 55, 2, 1964.4, pp.091-097

Au début d'août 1821, plusieurs personnes moururent de fièvre jaune dans un faubourg de Barcelone. L'épidémie gagna bientôt la ville, se répandit à Tortose, à Tarragone, à Palma de Majorque même. Ce n'est qu'en décembre, avec les premiers froids, que cessèrent ses ravages. Elle avait fait environ 20000 victimes.

Un bateau ayant porté la contagion jusqu'à Marseille (où les mesures sanitaires les plus strictes étouffèrent d'ailleurs le début d'épidémie), le gouvernement français s'inquiéta. La frontière espagnole fut fermée et gardée par la troupe; ce cordon sanitaire, assuré bientôt par 15000 hommes, fut déployé d'Hendaye à Cerbère. De plus, le ministère de l'Intérieur choisit cinq médecins, parmi tous ceux qui s'étaient portés volontaires, pour former une Commission Médicale chargée d'aller à Barcelone étudier la maladie. Il s'agissait des docteurs Bally, Pariset, Rochoux, François et Mazet. La Commission entra dans la ville le 8 octobre. Le docteur Rochoux, pris de peur, repartit pour la France six jours après. Le docteur Mazet, atteint lui-même, mourut le 22. Les trois autres, auxquels s'était joint le docteur Audouard, délégué par le ministère de la guerre, continuèrent leurs travaux jusqu'au 20 novembre. Ils avaient été secondés par deux sœurs de Saint-Camille, Joséphe Morelle et Anne Merlin, envoyées par leur couvent de Paris.ⁱ

Jour par jour, les journaux français donnaient à leurs lecteurs les dernières nouvelles de Barcelone. Ils annonçaient les mouvements des régiments qui partaient pour renforcer le cordon sanitaire, publiaient *in extenso* les nombreuses lettres qu'envoyaient les médecins français et les sœurs de Saint-Camille, commentaient les progrès de l'épidémie, rapportaient jusqu'aux bulletins météorologiques, faisaient état des controverses entre les savants qui tenaient la maladie pour épidémique et ceux qui la croyaient endémique. Le bulletin sanitaire devient bientôt une forme de polémique : *La Foudre*, journal d'extrême droite, publie le 23 novembre un "bulletin sanitaire des journaux": "*Le Constitutionnel*: La peste y continue ses ravages. Heureusement le cordon sanitaire de la censure a coupé toutes les communications avec le public ; il y meurt beaucoup d'abonnés...*Le Miroir*: La fièvre jaune le dévore; mais depuis quelque temps la *malignité* a considérablement diminué. On y avale beaucoup de pilules."

Chaque semaine, les éditeurs de Paris et de province annoncent des ouvrages sur la fièvre jaune: souvenirs de voyageurs qui ont été témoins de ses ravages, ouvrages de vulgarisation sur ses origines et ses effets, pamphlets qui indiquent la manière de s'en préserver ... on livre à la curiosité du public depuis les traités médicaux jusqu'aux élucubrations les plus ineptes.

Des souscriptions sont ouvertes pour les sœurs de Saint-Camille, pour les Français retenus à Barcelone, pour élever un monument à la mémoire du docteur Mazet. Les portraits lithographiés des médecins français se vendent sur le boulevard. Les membres de la Commission Médicale sont traités en héros. le grand Dupuytren fait leur éloge à l'ouverture des cours de l'Académie de Médecine;ⁱⁱ Bally est fait chevalier de la Légion d'honneur, puis, avec Pariset, chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Une pension viagère de 2000 francs est accordée aux médecins et de 500 francs aux sœurs de Saint-Camille.

Dans sa séance du 6 décembre 1821, l'Académie française choisit pour sujet du concours de poésie de 1822 *Le dévouement des médecins français et des sœurs de Saint-Camille, à l'occasion de la fièvre jaune de Barcelone*. Satisfait de ce choix, Louis XVIII met à la disposition de l'Académie un montant de 15000 francs, pour frapper une médaille d'or destinée au gagnant.ⁱⁱⁱ Cent trente et une pièces sont envoyées au concours.^{iv} En séance publique du 25 août 1822, Edouard Alletz reçoit le prix. Anne Bigan, Delphine Gay, Casimir Delavigne, Adélaïde Dufrénoy et Saint-Marc Girardin, entre autres, concoururent également.

Bien entendu, d'autres poèmes furent écrits sur l'épidémie de Barcelone, sans être destinés au concours de l'Académie française. C'est le cas de l'ode de Victor Hugo qui nous intéresse ici.

Pour le lecteur d'aujourd'hui, l'ode 4 du livre IV, intitulée *Le Dévouement* n'est guère "qu'une pièce de sujet imposé, traité dans le style déclamatoire."^v Il est certain que d'autres *Odes* ont une valeur littéraire plus grande, ou apportent des indications plus intéressantes pour la connaissance de Victor Hugo jeune. Mais, dans l'optique des contemporains, *Le Dévouement* était une oeuvre d'actualité, pleine d'allusions évidentes à l'époque, qui risquent aujourd'hui de passer inaperçues. En rappelant les faits, peut-être pourrions-nous rendre quelque intérêt à une *Ode* dédaignée par la critique.

Nous savons que Victor Hugo la composa en décembre 1821; la date qu'elle porte est confirmée par une lettre du jeune poète à Adèle Foucher: "En décembre dernier, j'ai fait une ode sur la peste que l'Académie des jeux Floraux m'a demandée pour l'une de ses séances publiques."^{vi}

Il ne semble pourtant pas que l'Académie de jeux Floraux ait imposé le sujet de l'ode : le 17 janvier, Hugo écrivait à son ami Jules de Rességuier : "J'enverrai peut-être cette année, à l'Académie, une ode sur *le Dévouement dans la peste*. Au moins ne renfermera-t-elle aucun sentiment politique."^{vii}

Le manuscrit fut envoyé à Toulouse le 3 avril, et le poète expliquait à son ami: "Maintenant, elle vous appartient; donnez-lui le titre qu'il vous plaira. Je l'ai intitulée : *Barcelone*, afin de la rattacher aux événements récents, quoique le sujet soit réellement ce type moral, et par conséquent lyrique, *le Dévouement dans la peste*."^{viii}

Rességuier préféra ce dernier titre pour la lecture en séance publique qui fut faite par Pinaud le 3 mai.^{ix} Ce n'était cependant pas la première fois qu'elle avait été présentée à un public lettré. Le 9 avril, Ancelot l'avait lue à la séance de la Société Royale des Bonnes Lettres, où "les inspirations du jeune auteur avaient excité les plus vives exclamations."^x Il est intéressant de remarquer que l'un des médecins qui avaient été à Barcelone, le docteur Pariset, était lui-même Fondateur Honoraire de la Société des Bonnes Lettres. Il y fit un cours de psychologie, dont parle le docteur Véron dans ses *Mémoires*.^{xi} De plus, le docteur Pariset et Pierre Foucher avaient été camarades au collège de Nantes.^{xii} Il est donc probable que Victor Hugo connut Pariset. Leur appartenance à la Société des Bonnes Lettres semblerait l'indiquer, et le père d'Adèle aurait pu, au besoin, recommander son futur beau-fils à un ami d'enfance devenu Secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine. Il est par contre certain que Victor Hugo n'a pas consulté Pariset avant de composer son poème. La Commission avait quitté Barcelone le 20 novembre, subi une première quarantaine à Montalègre, puis traversé la frontière, arrivant le 12 décembre à Bellegarde pour une deuxième quarantaine de trente jours. Quand Pariset rentra à Paris, l'ode était déjà écrite. Hugo montra-t-il son manuscrit au médecin avant de l'envoyer à Toulouse ? C'est possible, mais rien ne permet de l'affirmer.

En écrivant *Le Dévouement*, Victor Hugo voulait faire autre chose qu'une oeuvre de circonstance. Les titres successifs qu'il donne à son poème sont de plus en plus généraux. *Barcelone* devient *le Dévouement dans la peste* et c'est en définitive *le Dévouement*, sans plus de précision, qu'il choisit pour l'édition, en 1822. Contrairement à la majorité des poètes et rimailleurs que l'épidémie avait inspirés, Hugo ne mentionne ni l'Espagne ni Barcelone, ni les Pyrénées. Il évite toute couleur locale : lui qui évoquera un jour une Espagne rutilante, qui fera résonner les noms à l'espagnole, parle sagement de "peuple en deuil," de "cité solitaire." Les héros du poème sont "Quelques hommes...qu'un feu secret anime" qui vont "Combattre le fléau devant qui fuit le monde."^{xiii} Les noms de Pariset et de ses compagnons, chantés par tant de poètes justement oubliés, ne devaient pas être immortalisés par Hugo. Quant aux sœurs de Saint-Camille, pas même une périphrase classique ne rappelle leur mémoire dans *Le Dévouement*. Victor Hugo voulait que son ode ne renferme aucun sentiment politique : voilà sans doute pourquoi, contrairement à ses confrères en poésie, il s'abstient de louer Louis XVIII qui porta secours aux Catalans. Cependant, il n'est pas certain que l'ode soit tellement au-dessus des considérations politiques.

Infortuné le peuple, en proie à l'anathème,
Qui voit, se consumant lui-même,
Périr son nom et son orgueil...

Quand Dieu, las de forfaits, se lève en sa colère,
Il suscite un fléau formidable aux cités,
Qui laisse après sa fuite un effroi séculaire

Aux murs, longtemps inhabités ...

Considérer l'épidémie comme un châtiment du ciel n'a rien certes d'original. Il est cependant permis de se demander quel épouvantable crime avaient pu commettre les Catalans pour s'attirer la colère divine. Pour les *ultras* français de 1821, la chose était claire : l'Espagne s'était rendue coupable du crime de libéralisme. L'insurrection de 1820, la Constitution de Cadix imposée à Ferdinand VII portaient atteinte à la monarchie de droit divin : elles rappelaient fâcheusement la Révolution française et méritaient du ciel une punition sévère. Il convenait que Barcelone fût spécialement désignée : la ville n'était-elle pas le refuge des libéraux italiens qui fuyaient la répression, et même de Français qui conspiraient contre la Restauration ?^{xiv} Pour le lecteur d'aujourd'hui cette interprétation peut sembler hasardeuse. Mais replaçons le poème dans son contexte historique, sans oublier que Victor Hugo était alors un partisan convaincu des Bourbons. Voyons comment les bardes légitimistes considéraient l'épidémie : Lebrun des Charmettes termine son *Ode sur la fièvre jaune* par cette strophe :

Mais non ; le crime dure et ta colère encore,
Ce peuple aveugle et sourd, que ta fureur dévore,
Persiste dans la voie où s'égarent ses pas.
Il menace son prince, et son fougueux délire...
O ma fidèle lyre,
Pleure, et n'achève pas.^{xv}

Dans son envoi au concours de l'Académie française, Boze est encore plus catégorique :

Si le courroux céleste eût été moins sévère,
Si l'Ibère outrageant la majesté des rois,
Ennemi de son prince et des plus saintes lois,
Sur sa tête, du ciel n'eût fixé la colère...^{xvi}

Les prosateurs surenchérisent : dans un article de *La Quotidienne*, signé A., nous trouvons ces lignes:

La sédition y est à peine maîtresse qu'elle semble soulever et appeler tous les maux sur la Péninsule...à mesure que la révolution s'avance, tous les fléaux accourent pour lui servir de cortège, et chaque attentat qu'elle essaye sur la religion et la royauté apporte avec lui son châtiment soudain et manifeste...Toutes les vengeances sont déchaînées sur Barcelone, et les milliers de morts que la fièvre jaune y entasse déclarent assez haut la colère céleste...Que l'Europe...s'instruise enfin à ces conseils de la Providence dont les coups se renouvellent trop ouvertement pour qu'il soit possible d'en méconnaître la pensée.^{xvii}

Inutile d'accumuler les exemples. Cette explication bien-pensante des souffrances de Barcelone n'était pas du meilleur goût, et les journaux libéraux s'empressèrent de protester :

La Quotidienne a enfin trouvé la véritable cause de la fièvre jaune qui désole une partie de l'Espagne. Cette cause n'est autre que le régime constitutionnel...Il est inconcevable que le fléau terrible qui ravage la Catalogne puisse être un texte de niaiseries et d'absurdités pareilles.^{xviii}

En l'occurrence, considérer l'épidémie comme un châtiment divin était plus qu'une convention poétique. Il n'est donc pas abusif de prétendre que Victor Hugo avait pris position; il lui répugna sans doute de fustiger un peuple déjà en proie au malheur. Il reste néanmoins que les contemporains ne pouvaient s'y tromper et qu'en 1822 *Le Dévouement* avait des résonances politiques que nous ne percevons plus aujourd'hui.

C'est dans *Le Dévouement* qu'apparaît la première de ces créatures démesurées suscitées par l'imagination hugolienne:

Un géant pâle, un spectre immense
Sort et grandit au milieu d'eux ;
Et la ville veut fuir, mais le monstre fidèle,
Comme un horrible époux, la couvre de son aile,
Et l'étreint de ses bras hideux!...

Le monstre l'une à l'autre enchaîne ses victimes ;
Il les traîne aux mêmes abîmes ;
Il se repaît de leurs lambeaux ;
Et parmi les bûchers, le deuil et les décombres,
Les vivants sans abris, tels que d'impures ombres,
Errent loin des morts sans tombeaux.

Certes, nous sommes encore loin de Pan le satyre ou de Nemrod. Mais la Peste est leur ancêtre. A mesure que le poète se débarrassera d'une rhétorique encore traditionnelle, cette première ébauche prendra des contours plus nets. La vigueur et la hardiesse des images permettront à Victor Hugo de décrire ces monstres qui le hantaient et qui contribuent à faire de lui notre plus grand poète visionnaire.

Comme, encore une fois, Hugo voulait éviter l'œuvre de circonstance, les vers suivants pourraient sembler quelque peu obscurs au lecteur non avisé:

Ainsi dans leur effroi les nations s'assemblent ;
Un long cri monte aux cieux qui tremblent,
Au loin de mers en mers porté.
Le monde armé, craignant l'hydre aux ailes rapides,
Garde sous leur fléau ces mourants homicides,
Et les menace, épouvanté !

En fait, il s'agit bien entendu du cordon sanitaire déployé le long des Pyrénées. Cordon sanitaire qui deviendra d'ailleurs "armée d'observation" une fois passée l'épidémie. Ces mêmes soldats dont parle Victor Hugo envahiront l'Espagne en 1823 sous les ordres du duc d'Angoulême.

Le poète ne dédaignera plus l'œuvre de circonstance pour leur dédier alors l'ode sur *La Guerre d'Espagne*.

Une dernière allusion semble digne d'être signalée. Dans la troisième partie du *Dévouement*, le poète évoque les pays où l'épidémie ne sévit pas et où

La mère embrasse en paix l'enfant qui lui sourit,
Sans s'informer des lieux où le sein d'une mère
Est mortel au fils qu'il nourrit !

L'image saisissante de l'enfant tétant le poison au sein maternel est la transposition poétique d'un incident particulièrement affreux. Pendant l'épidémie, on trouva dans une maison de la rue Nomada deux cadavres : un homme et sa femme morts depuis l'avant-veille. Leur bébé, tourmenté par la faim, rongea le sein de sa mère. Tous les journaux publièrent les détails de cet horrible épisode, rapporté par une lettre du docteur Pariset à son épouse.^{xix} Il avait de quoi frapper les imaginations ; nous le retrouvons jusque dans les lithographies qui dépeignent les malheurs de Barcelone ; les poètes ne manquèrent pas de l'utiliser dans leurs descriptions de la ville en proie à l'épidémie. Jullien fils, par exemple, dans le poème qu'il envoya au concours de l'Académie :

Spectacle douloureux ! image déchirante !
Dévoré par la faim, sur sa mère expirante,
Un enfant se débat contre son triste sort :
Pressant une mamelle, hélas ! déjà tarie,

Ce jeune infortuné demande en vain la vie.^{xx}

Ou dans celui qu'envoya Chaplain-Delatouche :

Là, succombe une mère: et sa douce espérance,
Son enfant, dans ses bras cherche en vain l'existence,
Sur ce sein sans chaleur, qu'il presse en vain, hélas !
Aux sources de la vie il puise le trépas.^{xxi} 21

On remarque une fois de plus que Hugo préfère idéaliser l'image, la rendre conceptuelle et générale, à la montrer dans toute son horreur. Ce faisant, il lui ôte tout caractère anecdotique et reste dans l'esprit du poème.

Replacé dans son **contexte historique**, *Le Dévouement* montre comment Victor Hugo savait traiter l'actualité pour l'abstraire et la généraliser. On ne saurait prétendre que l'ode soit un chef-d'œuvre: le génie hugolien perce par endroits, mais l'ensemble reste une couvresse de jeunesse, intéressante surtout lorsqu'on la compare à celles qui suivront, et qui illustreront la vision révolutionnaire et humaniste de Victor Hugo.

ⁱ . Sur l'Institution des Sœurs de Saint-Camille, voir la lettre du lieutenant-colonel SW ... dans la *Revue Encyclopédique*, 35e cahier (novembre 1821), 461-62.

ⁱⁱ Un fragment de ce discours est donné par Joseph-Marie Blanc-St-Bonnet en appendice à son roman historique *Les Sœurs de Saint-Camille, ou Lettres de Julie à Sophie* (Paris: Audin, 1823), p. 343.

ⁱⁱⁱ Voir la lettre du duc d'Aumont, premier gentilhomme de la Chambre du Roi à François Raynouard, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, publiée dans le *Journal des Savans* de janvier 1822, p. 53.

^{iv} La plupart de ces pièces n'ont jamais été publiées. Les manuscrits sont conservés dans les dossiers de l'Institut de France, où j'ai pu les consulter.

^v Pierre Flottes: *L'Éveil de Victor Hugo* (Paris: Gallimard, 1957), p. 277.

^{vi} *Lettre à la fiancée* du 16 février 1822.

^{vii} Cité par Edmond Biré: *Victor Hugo avant 1830*, 2e éd. (Paris-Nantes, 1883), pp. 131-32.

^{viii} *Ibid.*

^{ix} Voir Armand Praviel: "Victor Hugo maître ès-jeux floraux," *Mercure de France*, déc. 1902, p. 596, et Frédéric Ségu : *L'Académie des jeux Floraux et le romantisme* (Paris, 1935), 11, 203.

^x Margaret Peoples : "La Société des Bonnes Lettres (1821-1830)", *Smith College Studies in Modern Languages*, V, (1923), 20.

^{xi} *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (Paris: Librairie Nouvelle, 1856), 1, 241.

^{xii} Pierre Foucher: *Souvenirs* (Paris, 1929), p. 48 *passim*.

^{xiii} Nous citons l'édition dite de l'Imprimerie Nationale. La version définitive du *Dévouement* est légèrement différente de la version manuscrite conservée dans les archives de l'Académie des jeux Floraux. Sur ces variantes de détail, voir Ségu; *op. cit.*, 11, 204-208.

^{xiv} Un des témoignages les plus intéressants sur l'épidémie est dû à un réfugié italien, Carlo Beolchi, dont on consultera avec profit les *Reminiscenze dell' esilio*, (Torino, 1853), pp. 70-84. Le plus fameux des réfugiés français à Barcelone est Jacques Bousquet-Deschamps qui fut un temps éditeur de l'éphémère *Echo de l'Europe*, journal des libéraux français en Espagne.

^{xv} (Paris, Audin, 1821), p.14

^{xvi} Dossier de l'Académie française, ms. n° 1.

^{xvii} *La Quotidienne*, 4 novembre 1821.

^{xviii} *Le Courrier français*, 5 novembre 1821.

^{xix} D'après les journaux, une nourrice accepta courageusement d'allaiter l'enfant. Ils échappèrent tous deux à la contagion.

^{xx} Dossier de l'Académie française, ms. no. 64.

^{xxi} *Idem*, ms. n° 85.